

# « Migrer, c'est s'inventer un nouveau territoire »

## Migrations, nomadisme, sédentarité

Entretien avec Cédric Allmang\*

**À se focaliser sur l'immigration, on perd de vue la multiplicité des mouvements qui caractérisent les sociétés humaines depuis les origines. Dans un monde entièrement occupé, le point de vue dominant est devenu celui du sédentaire qui reçoit la migration. Mais parallèlement à ce triomphe de la discontinuité, l'approche continue de l'espace, celle qui amène à penser l'horizon et son au-delà plus que la frontière, revient aujourd'hui en force à l'échelle du monde.**

*D'un point de vue de géographe, comment se présentent les flux de population entre les différents pays ? Quelles sont les spécificités de l'émigration ?*

La migration est une activité « humaine », elle est à l'origine du peuplement du globe par notre espèce. Migrer, en géographie signifie simplement changer de lieu de résidence. Cela met en relation un lieu de départ, un lieu d'arrivée et un espace par lequel la migration d'une personne ou d'un groupe de personnes s'opère.

L'idée que la migration n'est qu'un phénomène de pays à pays est à la fois vague et réductrice – vague car la notion de pays est une notion floue (le pays est simplement le territoire vu et approprié, de la même étymologie que paysage ou paysan). Migrer de continent, du littoral vers la montagne, de la ville vers la campagne, d'un centre vers une périphérie ou d'un État à un autre pose des problèmes qui sont souvent similaires, autant pour celui qui migre que pour celui qui voit le migrant arriver. Les notions d'intégration, de conflit d'usages, de culture locale, de territoires, se posent à toutes les échelles. Voilà pourquoi les limiter à une migration de « pays à pays » conduit à réduire la question et à en déformer les termes.

Si l'on considère le pays comme l'État, la migration d'État à État pose autant de problèmes d'approche, car les États n'ont pas la même échelle géographique (la Suisse ou les États-Unis), n'ont pas la même topographie, la même pratique ou le même enjeu sur leurs frontières. Les migrations « internationales » concernant des États qui ont, au fond, un rapport nation-territoire différencié, ne peuvent être lues de manière globale mais uniquement de manière précise et localisée : une migration d'un type de population (nombre, âge, structure démographique, culture, niveau économique, systèmes relationnels) d'un espace défini à un autre espace défini.

Les problèmes du transport, de l'acculturation et de l'intégration ne peuvent se lire qu'ainsi. De fait, on voit bien comment, en apposant un discours a-géographique ou utopique sur une migration, on peut véhiculer un nombre incalculable d'imprécisions, d'erreurs ou de mensonges tous plus anxiogènes les uns que les autres. Parler de migration (plutôt que de la vision de celui qui reçoit, soit d'immigration), c'est d'abord dédramatiser le phénomène en le normalisant. Pour simplifier, vivre en homme c'est migrer, pour s'éduquer, pour rencontrer l'autre, pour faire souche un jour dans un ailleurs plus ou moins choisi.

Il y aura toujours un aspect traumatisant de celui qui part et qui perd son territoire et ses repères, comme il y a une angoisse profonde de recevoir un « étrange/étranger » non invité sur son territoire. Tout n'est question ici que de territoire et d'identité, et de manière subsidiaire de la sécurité du transport.

*À se focaliser sur les migrations visibles, d'un pays à l'autre, ne risque-t-on pas de négliger d'autres mouvements, tout aussi significatifs, qui se joueraient au sein d'un même pays ? Une comparaison fait-elle sens ?*

---

\* Cédric Allmang est professeur de géographie en classes préparatoires aux lycées Saint-Louis et Henri IV, à Paris. Il enseigne également à Sciences Po. Il a notamment publié *Les Masques de guerre* (Stock, 1999) et *Petites leçons de géographie* (PUF, 2001), ainsi que plusieurs ouvrages en collaboration.

La croissance de la population, la complexification des sociétés, la multiplication des territoires et enfin l'extraordinaire amplification des moyens de mise en mouvement des activités humaines a profondément modifié la perception et la typologie des migrations.

On observe d'abord une inversion des représentations. Dans l'antiquité, migrer c'est partir à l'aventure comme un héros fondateur (Gilgamesh) vers une mort certaine, ou emmener un peuple avec soi (Moïse, migrations celtes, germaniques, arabes). Migrer, c'est s'inventer un nouveau territoire dont la vision est celle d'une aventure absolue. Le point de vue est toujours celui du migrant avec cette notion que toutes les sociétés se construisent sur un mythe du départ et de l'arrivée (Achéens pour les Grecs, Carthage pour les Romains, etc.)

Dans un monde entièrement occupé, pour lequel la planète se confond avec l'Œcoumène<sup>†</sup>, le point de vue dominant est devenu celui du sédentaire qui reçoit la migration. La question de l'émigration est devenue moins importante que celle de l'immigration.

En se complexifiant, les échanges entre les sociétés ont aussi beaucoup changé la nature de la migration. La distance qui sert à se repérer est devenu impalpable, les idées – ou une culture – qui migrent en même temps que les personnes vont aujourd'hui à un rythme différent, soit parce qu'elles se déplacent plus vite, soit parce que, noyées dans une masse d'informations, elles sont inaudibles. Car dans la migration, il n'y a pas que le déplacement de la personne, mais aussi une translation des systèmes de représentation, de redéfinition des repères géographiques ou politiques, de changement des centres, de décalage des limites, que les frontières d'États, anciennes et figées, ne peuvent pas réguler.

Une migration de technologie, une migration d'un centre d'impulsion économique, la délocalisation d'une usine ou le départ de son enfant pour la capitale ont beaucoup plus de conséquences pour une population que l'arrivée plus ou moins exagérée de transnationaux non identifiés.

*La figure sociale du migrant, comme celle du vagabond ou du nomade, s'est construite par opposition à celle de l'enracinement. Cette tension a-t-elle encore un sens ?*

Elle est presque sublimée aujourd'hui. Ce qu'on appelle la mondialisation peut être lue comme le retour à un mode d'occupation de l'espace des sociétés pré-néolithiques. Je veux dire par là que depuis la sédentarisation des populations qui a fait naître le besoin de mettre en valeur le sol (l'agriculture), le besoin de s'approprier une terre (la propriété individuelle, les frontières), les systèmes de gestion du territoire (les lois, les États), la vision discontinue de l'espace est le mode de représentation dominant du monde. Les nomades, vagabonds, sans feu ni lieux, Roms d'hier et d'aujourd'hui, y sont perçus comme des marginaux.

L'approche continue de l'espace, celle qui amène à penser l'horizon et son au-delà plus que la frontière, celle qui est nécessaire au mouvement, est très clairement à nouveau dominante à l'échelle du monde. Grâce aux moyens techniques qui sécurisent le transport et réduisent la distance, le mouvement redevient général. Migration de week-end autour des métropoles, grandes migrations saisonnières touristiques, migrations mondiales (division internationale) du travail, des idées et des pratiques, jamais l'opposition entre nomade et sédentaire n'a été aussi intense et généralisée, car elle oppose aujourd'hui deux pratiques du monde, dans un monde globalisé. Il existe un véritablement déclassé de « l'immobile » (celui qui ne va pas en vacances, celui qui ne connaît pas le monde sauf pour l'avoir vu à la télévision) par rapport au « mobile », aussi bien dans le champ des rapports sociaux que du tissu économique ou politique. Dans le même temps, le degré de frayeur généré par cette nouvelle mobilité est incommensurable et provoque des réactions de repli sur soi chez une grande partie de la population. La tension qui autrefois pouvait se faire entre des étrangers migrants et des

---

<sup>†</sup> Notion géographique pour désigner l'ensemble des terres anthropisées (habitées ou exploitées par l'homme).

sédentaires se résorbait dans une crise violente mais d'où débouchait une nouvelle société (la guerre de Troie).

Dans la société d'aujourd'hui cette tension se fait à l'échelle de l'individu ou de la famille car ni les sociétés, ni les États n'acceptent de trancher entre mobilité mondiale et immobilité territoriale. En entrant dans la sphère psychologique, cette tension schizophrène devient hypertrophiée. Mais elle est aussi le moteur du monde actuel. Si pour les historiens, Dieu est mort et l'histoire est finie, pour les géographes, l'espace continue de se transformer dans l'énergie, positive ou négative, libérée par cette tension entre l'appel des grands espaces et de la vitesse, et la nécessité de se construire de nouveaux repères pour agréger son identité à un territoire.